



HAL
open science

La scientificité des énoncés historiographiques : des évènements fictionnels et non fictifs

Nathanaël Wadbled

► **To cite this version:**

Nathanaël Wadbled. La scientificité des énoncés historiographiques : des évènements fictionnels et non fictifs. Colloque international La réalité de la fiction, ou des relations entre fiction, narration, discours et récit, Laboratoire interdisciplinaire de recherches en sciences de l'action (Lirsa, Conservatoire national des arts et métiers), May 2018, Paris, France. pp.229-238. hal-02872356

HAL Id: hal-02872356

<https://hal.science/hal-02872356>

Submitted on 10 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nathanaël Wadbled

n.wadbled@yahoo.com

**La scientificité des énoncés historiographiques
des évènements fictionnels et non fictifs**

in La réalité de la fiction. Ou des relations entre fiction, narration, discours et récit, Harmattan, 2018, p. 229-238.

Résumé

L'histoire est largement considérée par les historiens contemporains comme une écriture et non comme reflet objectif et fidèle du passé. Une telle conception rapproche l'histoire des sciences contemporaines dites dures qui ont pour ambition de construire des modélisations et non des descriptions de la réalité. Le récit des historiens peut ainsi être défini comme étant fictionnel. Cela ne signifie cependant pas qu'il soit fictif. Il est en effet produit à partir d'une méthode rigoureuse fondée sur l'analyse critique des différentes sources à disposition des historiens. C'est à la fois cette méthode et la capacité du modèle à expliquer un événement ce qui définit la véracité d'un récit historique de la même manière que d'une théorie scientifique. D'un côté, plusieurs modélisations du même événement sont toujours possibles et sont de fait toujours proposées. Il n'est donc pas possible de définir une vérité historique dans une perspective historiciste. L'histoire peut avoir en même temps pour prétention de produire un discours vrai sur le passé et affirmer que cette vérité n'est pas définitive. En même temps, la critique rigoureuse des sources interdit un certain nombre de récits possibles. Affirmer qu'il n'y a pas de vérité définitive n'implique pas affirmer que rien ne peut être faux.

« Choses et évènements sont, en dernière analyse, des apparences. Des ombres que l'on discerne sur la paroi de la caverne. Mais, comme toute ombre, ce sont des ombres de... On voit ainsi que je rejette aussi bien le matérialisme (car ce sont des ombres) que l'idéalisme (car ce sont des ombres de...). Une de mes divergences d'avec le mythe platonicien consiste en ce que pour moi ces ombres sont toutes ombres d'une réalité unique, indivisible, même par la pensée, en parti. Autrement dit, hors de l'espace et sans doute aussi du temps. Cette « réalité » qui se rapproche, finalement, quelque peu de l'Un de Plotin, est ce que j'appelle « la réalité indépendante » ou « le réel » » (Espagnat (d'), 2000, p. 201).

Introduction. Écrire l'histoire

Pour se distinguer des historiographies classiques et modernes assumant une ambition réaliste visant à décrire ce qui a véritablement eu lieu, l'histoire contemporaine se définit comme une écriture (Certeau (de), 1975). Elle assume le fait d'être un acte de production d'une histoire qui prend la forme d'une intrigue dans la mesure où son ambition n'est pas de dire « pourquoi » mais « comment » quelque chose a eu lieu. S'organisant selon divers liens qui ne sont pas nécessairement ceux de la causalité nomologico-déductive (Ricœur, 1983).

Il est cependant insuffisant de simplement définir l'opération historiographique comme produisant des fictions. Il faut dans le concept même de fiction distinguer deux composantes qui sont le fictionnel et le fictif (Genette, 2004). Un événement historique est fictionnel et non fictif. Il se distingue des inventions proposées dans les fictions mythiques, littéraires ou cinématographiques qui sont également fictionnelles tout en étant fictives. L'événement historique est non fictif parce qu'il prétend dire quelque chose d'une réalité indépendante de lui et qu'il vise. Dire que l'historiographie est une écriture ne signifie en effet pas adopter un nominalisme ou un constructivisme radical pour lequel elle n'aurait plus de comptes à rendre à la réalité. Il s'agit plutôt de repenser ce que cela signifie de rendre compte de la réalité. Pour cela, il faut identifier et définir la manière dont cette fiction particulière opère dans un certain champ épistémologique, à partir de certains matériaux et selon certaines procédures.

1. La construction de l'événement historique

a. La situations d'unités de sens

A partir des archives, l'historien définit des faits et les place dans le temps les uns après les autres ou les uns en même temps que les autres. La frise chronologique ne se contente pas de constater que tel fait s'est produit à tel date et tel autre à telle autre en établissant des listes à la fois synchroniques et diachroniques. Les faits sont les uns à côté des autres. S'ils sont ainsi placés sur l'axe du temps, une succession ne signifie pas une cohérence – de la même manière qu'une corrélation ne signifie pas une causalité. En elle-même, la frise chronologique donne à voir des corrélations. Le travail de l'historien est de définir à partir d'eux des évènements, c'est-à-dire des « unités de sens » (Certeau (de), 1975, p. 65-66). Sa tâche essentielle consiste à coordonner, plus que vraiment ordonner les faits. Si un fait est un point discret sur l'axe du temps, un événement est un ensemble de point qui a une certaine cohérence. Il désigne d'une séquence. Le geste de l'historien consiste à identifier de telles séquences qui ont chacune un sens, et donc d'inventer un évènement (Veyne, 1996, p. 377). Les liens qui définissent la cohérence ou la configuration sont tissés entre des faits connus ou à partir d'un fait connu pour chercher à identifier des faits encore inconnus qui ne seraient pas nécessairement apparus s'ils n'avaient pas été cherchés dans cette perspective.

D'une manière ou d'une autre, l'histoire trouve un ordre : elle est composée d'histoires. Evènement est le terme technique pour désigner l'histoire en ce second sens. C'est l'ensemble composé de ce dont il s'agit de rendre compte, de ce avec quoi cela est en rapport et de la nature du rapport. Si la littérature raconte des histoires, l'historiographie raconte des évènements. Parler d'évènement pour les productions historiographiques permet de distinguer l'histoire comme séquence cohérente où les fait se produisent les uns à la suite des autres, de l'histoire comme succession de faits se produisant simplement les uns après les autres.

Chaque séquence est élaborée selon la situation ou le lieu depuis lequel chaque archiviste ou historien organise ses énoncés. Elle est à la fois de nature épistémologique, éthique, idéologique et politique, c'est-à-dire dépendant de l'état de la science, des croyances et des rapports de pouvoir. L'historiographie est enracinée dans son actualité qui définit ses conditions matérielles et idéologiques de production (Certeau (de), 1975, p. 148, 152, Foucault, 1969). Sans être pour autant présentiste au sens où elle ne vise pas le présent

à travers le passé (Hartog, 2003), elle s'écrit et vise le passé depuis le présent. Chaque situation est caractérisée par une double opération qui consiste à poser une question particulière et à y répondre de manière particulière. Chaque événement est une réponse possible à une question possible posée à un fait. L'historien effectue un choix qui sélectionne les événements possibles. Il est par exemple possible d'interroger l'existence d'un fait au niveau de son échelle, de sa temporalité ou de ses acteurs ; et d'interpréter d'un événement de manière politique, économique ou idéologique, de manière intentionnaliste ou fonctionnaliste, de manière holiste ou individualiste.

b. La double fictionnalisation du geste historiographique

En soit, cette action ne suffit pas à qualifier son travail de fictionnel. Il signifie seulement que l'historien ne travaille pas par induction. Or, cela n'est pas contradictoire avec une perspective positiviste dans laquelle le but de la recherche scientifique est bien de connaître l'ordre du monde. Si le travail de l'historien consiste à découvrir une cohérence dans la frise chronologique comme on découvre un trésor qui était déjà là et attendait d'être mis à jour, alors il n'élabore pas l'évènement qu'il raconte. Celui-ci est constatatif et non fictionnel. Pour être parfaitement précis, il faudrait ajouter un troisième terme pour distinguer à l'intérieur de l'histoire entre celle donnée par les archives qui s'affichent sur la frise chronologique et celle qui a eu lieu indépendamment de toute écriture. Il serait possible par exemple de parler pour la première d'histoire archivée et d'histoire originelle pour la seconde. Ce que constate l'historiographie c'est l'histoire archivée. Pour que tienne la prétention de l'historicisme à transcrire les faits passés en réalité historique afin de montrer comment ce fut vraiment (Koselleck, 1990, p. 45), il faut considérer que les archives à partir desquelles travaille l'historien sont réputées représenter fidèlement ce qu'il s'est passé. Sinon, le constat de la cohérence sur la frise chronologique serait en fait celui de l'écriture fictionnelle des archives. Il y a une transparence des données permettant de percevoir véritablement la réalité et une capacité du chercheur à les percevoir. Le rapport entre les énoncés d'observation et le référent est jugé non problématique, ou plus exactement n'est pas problématisé. Les archives ne sont pas alors des interfaces ou des médiums mettant en forme la réalité dont elles sont la trace, mais des fenêtres sur cette réalité. La relation au monde ne passe pas par des représentations, les objets sont eux-mêmes directement perceptibles.

Contre cette conception, l'historiographie contemporaine se définit comme une double élaboration (Certeau (de), 1975, p. 23-24, 349). D'un côté l'historiographie contemporaine établit une différence entre l'histoire originelle et l'histoire archivée. L'évènement est toujours celui de l'histoire archivée, c'est-à-dire de ce qu'il en reste aujourd'hui et de ce qui a eu lieu (Certeau (de), 1975, p. 84). Dans leur forme, les archives ou les analyses et les témoignages des acteurs sont déjà une construction et une formalisation de ce qu'il s'est passé. Le réel, en étant dit ou écrit, passe dans le discours. Dans leur objet, les archives sont celles des réalités qui ont été archivées. Tout ce qu'il s'est passé n'a pas laissé de trace. D'un autre côté, la cohérence des évènements est élaborée par l'historien lorsqu'il interroge les archives en en faisant alors des documents. C'est le résultat de son travail d'écriture par lequel il met en rapport les faits établis à partir des archives. Il ne s'agit pas d'affirmer que l'histoire originelle ou l'histoire archivée n'ont pas chacune ou ensemble une cohérence propre, mais que celle-ci n'est pas l'objet de l'historiographie. C'est par exemple respectivement celui de la théologie ou de la philosophie de l'histoire et de la philologie. L'objet de l'historiographie est le résultat d'une double construction qui autorise à la qualifier de fictionnelle. Par rapport à l'histoire originelle, elle est doublement fictionnelle.

2. Un conventionnalisme réaliste

a. La diffraction du sens de l'histoire

La conséquence est qu'il est possible d'écrire plusieurs évènements donnant des cohérences différentes aux mêmes faits. Il est toujours possible d'agencer un évènement autrement ou à avec d'autres faits. Les travaux d'historiographie et les controverses montrent bien qu'un même morceau de la frise chronologique peut être constitué d'une multitude d'évènements. Depuis une situation, les questions posées et les réponses apportées par une autre semble non pertinentes ou du moins insuffisantes. Elles apparaissent comme étant le fruit de préjugés et de contraintes. Ce qui était incompréhensible et mis à la périphérie comme n'étant pas important dans le premier évènement devient alors central, et réciproquement.

Les différentes situations depuis lesquelles les événements sont construits se multiplient avec le temps, de sorte qu'il y en a de plus en plus sans qu'aucun ne s'approche plus ou moins de ce qui a véritablement eu lieu. La difficulté est que ces points de vue s'ajoutent mais ne se complètent pas. Pour reprendre la comparaison de l'historien Paul Veyne, ils ne permettent pas de tourner autour ce qu'il s'est passé, de sorte qu'une fois prise l'ensemble des positions sur la sphère entourant l'événement, il serait possible d'en avoir une vision totale (Veyne, 1996, p. 51-64). Cela supposerait que le nombre de situations soit fini. Cette idée d'un réalisme convergeant (Soler, 2009, p. 149) admet que les énoncés ne sont vrais que partiellement, mais considère le progrès cumulatif par lequel il est possible de se rapprocher, au cours du temps, toujours davantage d'un point de vue fidèle de la réalité. Même si cette convergence est asymptotique et ne se réalise jamais dans ce point de vue, elle reste visée.

Le sens et la vérité de l'histoire se diffracte et se fragmente plus qu'il ne se précise. La définition de chaque événement éloigne en fait de l'histoire originelle puisqu'il ne s'agit pas d'une représentation plus proche mais d'une représentation différente. Pour reprendre une métaphore spatiale, leur suite est semblable à un plan irrégulier et infini. Depuis chacun de ces points un observateur regarde un point fixe : aucun n'a une vision privilégiée et le nombre de visions possibles est infini. Il n'y a pas de méta-événement qui unifierait tout et abouterait à un discours qui décrirait parfaitement le monde réel. Ce serait comme si la différence de nature entre l'histoire originelle et l'événement était dialectiquement dépassée lorsque le nombre de points de vue sur la première tend vers l'infini. Aucune histoire ne saurait être définitive puisqu'elle serait toujours une connaissance donc une détermination particulière et que le nombre de ces déterminations est indéfini. L'histoire est toujours à réécrire et c'est cet impossible achèvement qui lui donne sa dynamique.

b. Modéliser la réalité

Si elle a rompu avec l'historicisme, l'historiographie prétend tout de même dire quelque chose de ce qu'il s'est passé. Refuser l'idée d'un réalisme cumulatif, ne signifie pas nécessairement renoncer à toute forme de réalisme. Il est en effet possible de considérer que les événements disent bien quelque chose de ce qu'il s'est véritablement passé, quand bien même il ne sera jamais possible d'en avoir une représentation claire. Cette ambition est en fait celle qui, pour certains physiciens, définit la physique contemporaine (Espagnat (d'),

2000 ; Klein, 2018) quand elle élabore des modèles et définit les faits comme étant des énoncés fictionnels. Le physicien Marvin Minsky propose ainsi cette définition : « un objet A* est un modèle de A, quand cet objet A* permet à un certain observateur de répondre à des questions sur A ; en les posant à A* » (Minsky, 1965, p. 45-49 ; Varenne, 2012). D'un côté, les modèles n'ont pas de prétention descriptive et ne prétendent pas décrire de manière définitive et juste leur objet. C'est une construction qu'élabore le sujet percevant ou interprétant afin d'organiser ce qu'il perçoit dans un ensemble cohérent. Il construit ainsi un ordre qui n'est pas objectivement dans les choses mais qui leur donne une relative intelligibilité. En même temps, si les relations mises en jeu par la théorie ne doivent donc pas être identifiées à des éléments préexistants dans le monde, indépendamment des chercheurs qui les caractérisent, elles disent bien quelque chose de ce monde.

Au sens sémiotique, le modèle en est le signe, il en tient lieu (Peirce, 1978, p. 215), sans que cela ne présage la nature du lien entre les deux. Qu'il ne soit pas de l'ordre de la présentation ni même de la représentation ne signifie pas qu'il n'y a pas de lien. C'est une médiation : une question est posée sur une situation dont le processus de constitution n'est pas observable directement. C'est ce qui fait dire au physicien Bernard d'Espagnat (Espagnat (d'), 2000, p. 201) qu'il s'agit d'une forme de réalisme antiréaliste qui n'est ni complètement matérialiste, puisque le modèle est une élaboration, ni complètement idéaliste, puisqu'il est une élaboration de quelque chose impossible de comprendre de manière adéquate. Il y a bien quelque chose comme dans une épistémologie réaliste, mais ce quelque chose échappe constitutivement, de sorte qu'il n'est absorbable que par des constructions non réalistes. Le physicien Albert Einstein donne d'une certaine manière la formule de cette perspective lorsqu'il écrit que : « la physique décrit la réalité. Or nous ne savons pas ce qu'est la réalité, nous ne la connaissons qu'à travers la description qu'en donne la physique. » (Einstein, 1989, p. 234).

Si les cohérences élaborées par l'historiographie ne sont pas du même ordre que celles en vigueur dans les sciences de la nature, le geste par lequel elles sont élaborées et utilisées est similaire. La différence de méthode radicale entre les sciences particulières due à l'irréductibilité de leurs objets, n'implique pas que les modalités par lesquelles ces méthodes sont employées diffèrent. C'est à ce niveau, que malgré leurs différences, il est possible de déterminer une caractéristique commune aux pratiques définies comme sciences. Si la définition du modèle de Marvin Minsky permet cela, c'est qu'elle est beaucoup

plus générale que celles proposées généralement dans la mesure où elle ne détermine pas une classe ou une modalité particulière de cohérence – par exemple des liens de causalités compris dans une perspective nomologique, excluant donc notamment les intrigues fondées sur des liens compréhensifs. (Danto, 1965, p. 111 ; Gardin, 2001 ; Soler, 2009, p. 259-261). Là où la science contemporaine établit cette liaison par des équations prenant un langage mathématique, l'histoire propose un événement en utilisant les moyens de la littérature. Elle se contente de définir un geste. Lorsque Michel de Certeau utilise le terme de modèle pour définir le discours historiographique, il l'entend au même sens que les physiciens (Certeau (de), 1975, p. 104-107).

3. Écrire une histoire pertinente : la rigueur du travail des historiens

a. L'usage des événements : une validité utilitaire

Si la scientificité est alors définie comme un conventionnalisme réaliste (Soler, 2009, p. 167-168), elle n'en reste pas moins un conventionnalisme. Cela pose la difficulté de la pertinence des modèles élaborés. Si aucun événement n'est en lui-même plus ou moins proche de la réalité dont il cherche à dire quelque chose, il est donc difficile de donner un privilège épistémique à l'un par rapport aux autres. Il n'est pas possible de définir intrinsèquement la pertinence d'un événement. Si cette tâche semble périlleuse, c'est que l'historiographie a renoncé à reconstituer la vérité de ce qu'il s'est passé en même temps qu'elle a affirmé la différence de nature entre l'histoire originelle, l'histoire archivée et l'événement. Il n'y a pas un événement qui soit en lui-même plus vrai qu'un autre. Cependant, ils ne sont pas également intéressants (Veyne, 1996, p. 56). Le conventionnalisme considère en effet que les énoncés scientifiques sont motivés : la science n'est pas autorisée à dire n'importe quoi de son objet.

La première raison pour laquelle un modèle est utilisé tient à sa forme fictionnelle propre et non à la nature de son rapport à son objet d'étude ou aux résultats des observations qui peuvent être faites : il est plus utilisable ou maniable que les autres (Soler, 2009, p. 166). Comme tout modèle scientifique, un événement est un énoncé fictionnel dont la validité dépend de la capacité à rendre compte d'un phénomène. La pertinence d'un modèle tient donc à l'usage qui en est fait. Ce n'est donc pas par hasard ou de manière

subjective en fonction du goût propre des historiens qu'un événement est considéré comme plus pertinent qu'un autre pour rendre compte d'une réalité. Il n'est pas arbitraire et découle en un sens de l'expérience de l'historien, même s'il s'agit d'une expérience de l'historiographie et non d'une expérience de la réalité : dans un grand nombre de cas, utiliser cet événement est commode.

L'événement doit être le plus inclusif possible. Il est plus utilisé car il la plupart des variables de ce phénomènes sont considérées. Il est susceptible de correspondre à un plus grand nombre de questions et de réponses, car il permet de rendre compte d'une multiplicité de faits et systèmes de cohérences. Il peut également inclure des faits nouveaux qui n'en faisaient pas partie mais y trouvent leur place. Ces faits peuvent soit être non encore observés dans les archives ou être tout à fait imprévus, soit être de nouvelles informations prévues par la logique de l'évènement. Dans le premier cas, la validité de l'évènement est remise en cause si aucune archive ne les donne jamais. Dans le second cas, elle l'est si ces nouvelles informations ne trouvent pas de place dans l'évènement déjà défini.

Cette dimension d'inclusivité correspond à la capacité de prédiction de l'évènement, car elle aura stipulé par avance quelles informations pourront donner les archives. La prédictibilité n'implique en effet pas la possibilité de reproduire des expériences, comme si elle coïncidait avec les énoncés des sciences de la nature par opposition aux sciences humaines. Elle prend une autre forme dans ce dernier cas. Quand l'évènement est utilisé, il est de fait confirmé ou corroboré (Popper, 1973, p. 281). Cela ne signifie pas qu'il soit vrai, mais que dans ce temps déterminé de l'historiographie il est pertinent. Il résiste à l'évolution des observations scientifiques, en l'occurrence à de nouvelles études de nouvelles archives. Réciproquement, si un évènement n'est pas utilisé, il n'est pas pour autant en lui-même faux. Il est non pertinent par rapport aux archives disponibles, aux questions qui leurs sont posées ou aux réponses apportées. Dans les deux cas, les informations disponibles motivent l'établissement de la pertinence, mais ne l'assurent pas.

b. Authentifier l'évènement : une validité indiciélo-procédurale

Ces critères utilitaires jouant en quelque sorte en aval de la construction de l'évènement sont cependant insuffisants. En eux-mêmes, ils ne garantissent pas que

l'évènement fictionnel renvoie bien à une réalité. D'un côté, si un événement est plus sollicité et semble plus complet, ce n'est pas nécessairement qu'il est meilleur. Il peut aussi mieux correspondre à la méta-situation épistémologique, idéologique et politique dans laquelle sont prises les différentes situations des questions posées et des réponses apportées à un moment donné. Un évènement est plus utilisé car il est culturellement *à la mode*. De ce point de vue, sa pertinence n'est pas définie de manière épistémologique selon des critères scientifiques. D'un autre côté, à ce niveau, un évènement est vraisemblable et sa pertinence est définie par sa fiabilité. Pour l'assurer, il faut ajouter un critère de pertinence externe qui garantisse son rapport avec la réalité qu'il désigne. Ce constat est celui de Paul Ricoeur : il remarque que lorsque la forme de l'intrigue devient autonome, se pose la question de son authentification et de sa justification (Ricoeur, 1983, p. 311). La garantie ne saurait être donnée par le modèle lui-même puisqu'il n'a pas en lui-même de rapport direct avec la réalité dont il prétend pourtant dire quelque chose. Une fois défini ce qui confère sa valeur à un discours scientifique, il faut également spécifier la manière dont cette valeur peut être éprouvée en pratique.

Ce sont les valeurs prises par les différentes variables qui ont un rapport direct à la réalité originelle: la description des faits provient du travail sur les archives qui ont elles-mêmes été écrites par des témoins, de la même manière qu'en science physique les données sont le résultat de mesures faites par des appareils directement sur la réalité. Elles sont un lien avec la réalité originelle qui est garanti de deux manières : indicieusement (Pierce, 1978, p. 22, 72, 1.157, 209, 140, 231, 233) par le contact entre cette réalité et l'appareil de mesure et procéduralement par rigueur de la procédure qui permet de prendre la mesure. La mesure est la forme qu'elle prend lorsque nous appareillons nos sens avec l'outil de mesure utilisé qui attribuent des valeurs à des phénomènes (Soler, 2009, p. 68-71). Il est donc possible de parler de garantie indicieusement-procédurale. L'objectivité est le produit de cette garantie. Elle se confond avec la validité scientifique.

Pour l'historiographie, le contact avec la réalité originelle et la procédure qui permet d'en avoir une représentation sont donnés par l'archive et l'analyse critique de l'archive. Ces deux garanties doivent être respectées toutes les deux, puisque la procédure n'a de sens que si elle travaille à partir d'une archive authentique, et l'archive authentique ne sert à rien si elle n'est pas étudiée de manière rigoureuse. Sinon un événement faux mais rigoureusement construit pourrait être présenté à partir d'archives constituées de quelque

chose n'ayant jamais existé ou un événement faux pourrait inclure des faits authentiques.

D'un côté, que les données soient extraites de l'histoire originelle, même si elles ont été formalisées, assure que quelque chose qui a laissé cette trace a bien existé. Cela permet d'être dans position de "vis-à-vis" (Certeau (de), 1975, p. 131, 183-184 ; Dulong, 1998, p. 45-47, 182-183). L'évènement a ainsi un rapport avec ce qu'il modélise. Cette garantie documentaire est indissociable d'une première critique des sources qui établit l'authenticité des traces. Une historiographie faite à partir d'archives qui ne seraient pas authentiques élaborerait un événement qui ne serait historique qu'en apparence. D'un autre côté, que ces données soient exploitées selon des procédures rigoureuses assure qu'il ne peut pas être dit n'importe quoi sur elles. Cela signifie que l'histoire se fait à partir d'un matériau concret et que la grille d'interprétation ne doit pas contredire le matériau. Il peut toujours y avoir une infinité d'interprétations légitimes, mais il y a toujours des événements qui ne peuvent pas modéliser quelque chose qui a eu lieu (Koselleck, 1990, p. 184).

Cette rigueur de la critique des sources rend les événements historiques falsifiables de la même manière que le sont les énoncés des sciences de la nature. Certaines données d'observation sont susceptibles de les invalider sans jamais d'en prouver la pertinence. La formule que Karl Popper utilise pour définir ce critère de scientificité est en effet similaire à celle de Reinhardt Koselleck lorsqu'il décrit le rapport des historiens aux archives : « Nous ne disposons pas de critères de la vérité. Mais nous possédons bien des critères qui peuvent nous permettre de reconnaître l'erreur et la fausseté » (Popper, 1985, p. 54). Si cela définit pour Karl Popper un idéal de la science, les difficultés pratiques d'application de cette falsification des énoncés scientifiques remarquées notamment par Imre Lakatos, montrent la nécessité d'envisager le critère indiciélo-procédural indissociablement de celui utilitaire de l'inclusion (Lakatos, 1994). L'affirmation selon laquelle la réfutation constitue bien le seul critère d'évaluation implique de ne pas faire l'effort de réviser les modèles lorsqu'une donnée d'observation les invalide. Or, la définition première d'un événement doit souvent être modifiée ou amendée afin de répondre à une information tirée d'une archive qui s'agence mal à l'ensemble. Il faut donc évaluer dans quelle mesure une information en contradiction avec l'évènement invalide une partie seulement de celui-ci et non sa cohérence générale. Dans ce cas, l'incohérence est expliquée. C'est ainsi que fonctionne effectivement l'historiographie en dehors des grandes coupures épistémiques. Les événements pertinents sont ceux qui sont plutôt corroborés que falsifiés et qui peuvent

évoluer pour répondre aux falsifications. Les autres, comme par exemple les anachronismes, sont falsifiés sans être corroborés de façon convaincante.

Conclusion. La pluralité des vérités historiques

Si les événements définis par l'historiographie sont fictionnels, ils ne sont pas fictifs : d'un côté dans la mesure où il s'agit de modèles qui prétendent rendre compte de la réalité même s'ils ne la décrivent pas, et d'un autre côté car les valeurs que prennent les variables de ce modèle sont rigoureuses d'un point de vue indiciélo-procédural. La conséquence est qu'il y a plusieurs événements possibles problématisant différemment de manière pertinente une réalité historique qui en elle-même échappe constitutivement. La science ne peut donc plus chercher à établir la vérité de manière définitive. Le résultat est qu'il y a une multitude de vérités historiques qui chacune modélise une réalité inatteignable de manière juste et vraie depuis son point de vue. L'absence de vérité absolue ne revient en effet pas à nier la possibilité d'une vérité, mais à la définir comme à la fois complexe et toujours différée d'elle-même. Elle est complexe car elle est multiple et diffractée, de sorte que les différentes vérités ne se complètent pas mais se contredisent : à chaque fois qu'elle croit être posée, elle est déjà contestée par une partie d'elle-même. Elle est différée puisque que nouvelles vérités du même objet sont d'un nombre indéfini et surgissent constamment.

BIBLIOGRAPHIE

Certeau (de) M. (1975), *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard.

Danto A. (1965), *Analytical philosophy of history*, Cambridge, Cambridge University Press.

Dulong R. (1998), *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Paris, EHESS.

Einstein A. (1989), *Lettre à Schrödinger du 19 juin 1935, Œuvres choisies, volume 1*, Quanta, seuil/ CNRS.

Espagnat (d') B. (2000), « La réalité, pourquoi et comment, *Revue internationale de philosophie*. N°212 *La mécanique quantique*, pp. 267-297.

Foucault M. (1969), *Sous-chapitre : « l'a priori historique et l'archive », L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.

Gardin J.C. (2001), « Modèles et récits », in J.M. Berthelot (dir.) *Épistémologie des sciences sociales*, deuxième partie, chapitre 4, Paris, PUF.

Genette G. (2004), « Récit fictionnel, récit factuel », in G. Genette, *Fiction et diction*, Paris, Seuil.

Hartog F. (2003), *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Librairie du XXI^e siècle, Paris, Seuil.

Klein E. (2018), « Le monde fait-il bloc avec lui-même ? », in *Matière à contredire*, Paris, Editions de l'observatoire.

Koselleck R. (1990), *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, EHSSS.

Lakatos I. (1994), *Histoire et méthodologie des sciences*, Paris, PUF.

Minsky M. (1965), *Matter, mind and models*, in *Proceedings of International Federation of Information Processing Congress*, vol.1, pp. 45-49.

Peirce Ch. (1978), *Écrits sur le signe*, rassemblés traduits et commentés par Gérard Deledalle, Paris, Seuil.

Popper K. (1973), *La logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot.

Popper K. (1985), *Conjectures et réfutations*, Paris, Payot.

Ricœur P. (1983), *Temps et Récit, 1 L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil.

Soler L. (2009), *Introduction à l'épistémologie*, Paris, Ellipses.

Varenne F. (2012), *Théorie, Réalité, Modèle*, Paris, Éditions Matériologiques.

Veyne P. (1996), *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil.